



Pascal Cribier
en 7 dates

- 1953** Naissance à Louviers (Eure).
- 1971-1974** Membre de l'équipe de France de kart.
- 1978** Diplôme d'architecture.
- 1982** Premier jardin à Varengueville (Seine-Maritime).
- 1990** Réaménagement les Tuileries.
- 2004** Jardin des énergies, à Cattenom (Moselle).
- 2008** Exposition «Les racines ont des feuilles», à l'espace Electra (Paris).

Pascal Cribier

Pays (pas) sage

Il voulait être pilote automobile. Ce Normand de 56 ans, physique et prolix, est devenu l'un des paysagistes français les plus visibles.

Une rareté. Un môme qui n'aimait que le kart et la vitesse, pas du tout l'école, et qui devient l'un des meilleurs paysagistes actuels. A 10 ans, Pascal Cribier demandait aux conducteurs des R8 Gordini qui passaient dans son quartier les jours de compétition, de l'emmener au circuit de Montlhéry. Aujourd'hui, dans les espaces qu'il traite, Cribier déploie le même genre d'efforts pour explorer des pistes qui ont l'air un peu dingues. C'est le talent de la passion. Il sait convaincre un riche client de la Côte d'Azur de démolir une des maisons de sa propriété parce que, sur cette parcelle, on peut bâtir

un réservoir souterrain d'eau de pluie. Comme il avait su convaincre un maire normand, il y a plus de vingt-cinq ans, de traiter les eaux usées de la commune avec des bassins de lagunage, inconnus en France à l'époque. Gonflé dans les deux cas, y compris côté client.

C'est du boulot de paysagiste, ça ? Oui. Cribier n'est pas là pour masquer à coups de fleurs les mochetés des villes. Ce n'est pas un décorateur. Qu'on se rassure : la monographie qui sort sur son travail (1) ne ressemble pas à un catalogue de bâtiment et travaux publics. Il y a de la végétation, beaucoup. « Il connaît les plantes cinquante mille fois mieux que la plupart de ses confrères », dit

Patrick Ecoutin, urbaniste qui l'a fréquenté quand ils étaient étudiants. Cela se voit sur les images de ces lieux époustouflants. Ce qui ne se voit pas est derrière : la terre, le vent, l'eau, les drainages, les systèmes racinaires. L'usage que font les gens des endroits. En 1996, dans le parc du château de Méry-sur-Oise (Val-d'Oise), tout tournait autour du rapport des eaux – chaudes, froides, brumisées – et des plantes. Une de ses plus belles réalisations et un inédit dû au mécénat de Vivendi. Les eaux ont été coupées dès le départ de Jean-Marie Messier. Un jardin tué, en somme. Un crève-cœur pour Cribier qui a un tel souci du « vivant », son mot fétiche.

Ce jour-là, son balcon est couvert d'une vingtaine de grandes plantes vertes en pots, qu'il a remontées au cinquième étage à une heure du matin, en moult voyages, à peine revenu de Bordeaux. « C'est trop fragile pour rester dans un parking. Et puis, après 800 kilomètres de voiture, les monter, les arriser, ça me détend. » Il n'y a pas que les végétaux qui ont de la vitalité.

Et le kart, là-dedans ? Né à Louviers (Eure), Pascal Cribier a grandi à Paris, porte de Vincennes, en loulou dégourdi. Trois fils, un an entre chaque, dans la même chambre du deux-pièces, « à déconner nuit et jour », résume-t-il. Lui, givré de course automobile. D'où l'auto-stop pour Montlhéry. A 16 ans, avant le permis, il achète un kart en gagnant de l'argent comme mannequin, fait des compétitions et se fait renvoyer du lycée technique automobile où on l'avait casé.

Pas de bac, donc direction Paris-VIII-Vincennes. Il dessine à haute dose des voitures et des circuits, et présente ses œuvres aux Beaux-Arts. Admis, diplômé d'arts plastiques. Et hop, passerelle vers la troisième année d'architecture à UP6, « la plus à gauche », où « les profs parlaient beaucoup de ville », poursuit-il. Dernier pas : « Le lendemain de mon diplôme, je bosse pour l'été dans une pépinière à Nemours. J'y suis resté deux ans. » Cribier qui dit qu'enfant, « on ne lisait pas beaucoup » à la maison, apprend les plantes loin des livres, les mains dans la terre. Il se confronte aussi à son premier jardin, celui d'Eric, un ami d'ami à Varengeville (Seine-Maritime), avec qui il restera lié toute sa vie. Un bois touffu, plein nord, sur un sol gorgé d'eau. Flagage, drainage, dessouchage à la main,

à la bêche, sans engin à cause de cette terre molle et humide. Un travail qui va s'étaler sur des années dont il parle comme d'un plaisir.

Aujourd'hui, à 56 ans, Pascal Cribier monte encore dans les arbres de Varengeville avec une scie égoïne (et un harnais). Il est entré dans le paysagisme par « le geste du jardinier », comme il dit. Le réaménagement des Tuileries, en 1990 avec Louis Benech, – premier chantier qui fera connaître l'homme au grand public – a ainsi respecté autant les effets d'optique, chers à Le Nôtre, que l'impératif de la longueur des râteaux dans le dessin des plates-bandes.

Cribier, estime Patrick Ecoutin, « a deux qualités majeures. Une très bonne perception de l'espace, des échelles. Et une capacité à écouter les gens. » Il aborde tout : de l'aménagement d'un ranch de 35 000 hectares dans le Montana, jusqu'au jardin de Pierre Bergé, rue Bonaparte, moins vaste. Du couloir de la chimie à Feyzin, dans le Rhône, au parking de la gare RER de Lieusaint-Moissy-Cramayel (Seine-et-Marne). Et il sait écouter, les habitants autant que les services techniques. Cribier déteste « ces architectes en camaueu de noir qui débarquent du TGV, passent trois heures quelque part et vous disent ce qu'il faut faire avant de repartir à Paris ». Lui, physique comme toujours, il arpente les lieux.

Il est volubile, sympathique et engagé. Il parcourt la France de ses chantiers dans une Vel Satis d'occasion et doit aux radars de s'être un peu calmé sur la vitesse. Allergique au portable (qu'il n'a pas) ou aux ordinateurs (qu'il ne touche jamais), il « a monté une structure décentralisée hyper-moderne sans même le savoir », commente Patrick Ecoutin. Pascal Cribier n'a pas d'agence, il réunit simplement des gens selon les projets. Et il les entraîne avec lui « parce que, dit Ecoutin, on voit qu'il aime tellement ça ». Dans sa galaxie, des urbanistes, des historiens comme la spécialiste de Le Nôtre Monique Mosser, ou des botanistes comme Francis Hallé. Pour un ancien cancre, l'approche est plutôt intellectuelle.

Elle lui a forgé des convictions qui émergent, il faut bien le dire, d'un discours aussi foisonnant qu'un chèvrefeuille en pleine forme. L'intervieweur doit donner de nombreux coups de sécateur pour dégager les branches principales. Dont celle-ci : « Il faut faire la part entre la nature, le paysage et le jardin. » A savoir ? « La nature, ce sont les endroits où tout se passe seul. » Bon. Le paysage ? « C'est le résultat de l'activité économique des hommes. » OK. Et le jardin ? Eh bien, « il ne peut pas être écologique puisqu'on bousille la nature ». Voilà qui va faire bondir les lecteurs de *l'Armi des jardins*. A tort. C'est juste une affaire de doigté. « A Varengeville, j'ai abattu des frères qui ont un système racinaire trop important pour que les jacinthes de sous-bois puissent pousser et se ressemer », poursuit-il. Le résultat est un travail qui ne se perçoit pas. Tout semble être là sans aide. Ses jardins sont bien souvent des artifices invisibles.

« Un jardin ne peut pas être écologique puisqu'on bousille la nature. »

Cribier est écolo à sa manière, dans le ressenti. Les brouillards rares, les vents plus forts, les floraisons qui ont un mois d'avance : le dérèglement climatique l'affole. Ecoutin le charrie un peu : « Il me dit des choses du genre : "Tu as vu les pins à la sortie d'Angoulême ? Ils sont dans un état..." Si on l'écoute, depuis vingt ans, il ne devrait plus y avoir un arbre en France. » Cribier exagère un brin, mais il combat comme ça, prend les choses à cœur. Il ne se remet pas du blocage récent, par l'administration, d'un projet à côté de la centrale nucléaire de Cattenom (Moselle), pourtant commandé par les pouvoirs publics et adopté à l'unanimité du jury. Ça le mine. Le fruit de la passion, sans doute.

← SIBYLLE VINCENDON

Photo CHRISTOPHE MAOUT

(1) *Pascal Cribier, Itinéraires d'un jardinier*, Editions Xavier Barral